



Jean-Luc LABBE

# LES CHEMISIÈRES DU BAS-BERRY

S<sup>o</sup>L<sup>35</sup>2  
306

Les femmes et le travail industriel  
dans l'Indre au XIX<sup>e</sup> siècle  
(1860-1914)

01-14061387 - 00742

Lo<sup>9</sup> Indre

39  
15-16

## Introduction

# LES CHEMISIÈRES DU BAS-BERRY

Si au cours de la vie des  
caves, du folklore et la  
sort, effleuré le voile n'a pas  
encore été levé sur les conditions de vie et de travail des ouvrières  
des chemisiers qui ont  
pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup>  
A. A. R. Guverez et  
ans, ce département de l'Indre con-  
naissait une situation tout à fait originale : les femmes représen-  
taient une large majorité de la classe ouvrière.

La confection, puisqu'il s'agit d'elle, bien sûr, régnait en  
maître avec ses ateliers mais surtout avec un volume inépuisable  
de travail distribué dans les campagnes.

Cette réalité, estompée depuis, ne pouvait échapper à un  
voyageur en train Dumazet qui constatait en 1901 :  
« Dès qu'on pénètre dans la large rue, bordée de magasins,  
conduisant de la gare d'Argenton au cœur de la ville, on est  
surpris par la vue de jeunes filles, coquettement  
habillées, quittant d'un pas alerte, en portant des piles de che-  
mises et d'autres vêtements légers. On n'est pas  
rencontrer tant d'élégance et de fraîcheur d'atours,  
dans les petites

Photo de couverture :

La ravandeuse par Jules Boquet  
(coll. personnelle)

8° L<sup>35</sup>

~~792~~

506

*Remerciements :*

*A Patrice Angereau pour la part qu'il a prise.*

*A Martine, Nicole, Christiane, Maurice, Gilbert et Isabelle.*

*Aux chemisières qui ont ouvert leurs portes.*

*A J.-R. Gravereaux et à tous ceux qui m'ont apporté leur contribution.*

*Pour Lisa et Rachel*



## Introduction

Si aujourd'hui, grâce en particulier à Gérard Coulon et à Daniel Bernard, nous connaissons bien quelle était la vie des paysans du Berry avant la guerre de 14-18, si le folklore et la sorcellerie n'ont plus de secret, par contre le voile n'a pas encore été levé sur les conditions de vie et de travail des ouvrières et ouvriers, chez nous, pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Et pourtant, il y a 100 ans, ce département de l'Indre connaissait une situation tout à fait originale : les femmes représentaient une large majorité de la classe ouvrière.

La confection, puisqu'il s'agit d'elle, bien sûr, régnait en maître avec ses ateliers mais surtout avec un volume inépuisable de travail distribué dans les campagnes.

Cette réalité, estompée depuis, ne pouvait échapper à un voyageur comme Ardouin-Dumazet qui constatait en 1901 : *« Dès qu'on pénètre dans la large rue, bordée de magasins, conduisant de la gare d'Argenton au cœur de la ville, on est agréablement surpris par la vue de jeunes filles, coquettement attifées, qui vont d'un pas alerte, en portant des piles de chemisettes, de chemises et d'autres vêtements légers. On n'est pas habitué à rencontrer tant d'élégance et de fraîcheur d'atours, dans les petites cités lointaines.*

*Ici surtout, aux heures où l'on sort des ateliers, on croirait*

*volontiers retrouver quelque coin de Paris, aux abords des quartiers où foisonnent modistes et trottins ».*

Un quartier de Paris en bord de Creuse, diable ! Et dire qu'on a pu croire que dans cette contrée ingrate ne pouvaient vivre que des meneurs de loups et des jeteurs de sorts...

Si Argenton jouissait alors d'une renommée nationale et exportait même en Amérique latine, on travaillait aussi beaucoup à Châteauroux, Villedieu, Le Blanc, Buzançais, Issoudun et dans toutes les campagnes environnantes.

Mais ce voyageur n'a vu que des jeunes filles alertes et coquettes. Les chemisières qui nous avons interviewées ne mettent pas en avant la même réalité. S'il avait séjourné plus longtemps il aurait pu écrire ceci : *"Elle quitte le lit où l'on dort deux au pied, deux à la tête, prépare dans l'unique pièce de la maison le repas fait d'un gros morceau de pain qu'elle accompagne d'un petit bout de lard et s'en va passer la journée assise devant la machine. La contremaîtresse est là pour éviter les bavardages. Les chemises emplissent le grand panier et pour vingt sous la douzaine, elle pique sans lever la tête"*.

Et puis, il y avait les enfants, des gamines de huit ans qui "trimaient" comme des grandes du lever jusqu'au coucher du soleil.

Pour autant, la confection était à la pointe du progrès technique. Sa puissance conquérante, liée à l'habileté des ouvrières, façonna le nouveau visage du Bas-Berry.

Tout commença en 1860 lorsque Charles Brillaud implanta à Argenton le premier véritable atelier de chemiserie. Le signe du départ était donné et la course prit rapidement des allures de sprint.

Mais au fait, pourquoi 1860 et pourquoi dans l'Indre ? C'est par là que nous commencerons après un bref panorama national des conditions indispensables à l'éclosion de cette nouvelle industrie.

TYPE DU CENTRE



©

90.

512. Une Fileuse

M. T.

(coll. personnelle)



réussir retrouver quelque coin de Paris, qui garde des  
souvenirs de folles fêtes mondaines et de fêtes

Un quartier de Paris en bord de Creuse, dit-il. Et dit  
qu'il n'a pu croire que dans cette contrée ingrate ne pouvaient  
exister que des mœurs de loup et des retours de forêt.

Il s'agissait toujours alors d'une renommée seconde et  
étrangère, jusque de Amérique latine, en commençant par beau-  
coup d'Américains, Ylléon, Le Blanc, etc. etc. trou-  
vant dans toutes les campagnes environ-

nant le village d'a vu que des jours de fête et  
de joie. Les premières qui furent venues à l'écou-  
ler furent les premières fêtes de la région, les fêtes  
de la région de la Creuse, etc. etc.

Et à la fin, après un long voyage, on se la  
passa à Paris, au grand hôtel de la ville, etc. etc.  
Le soir, on se passa à Paris, au grand hôtel de la  
ville, etc. etc. Le soir, on se passa à Paris, au grand  
hôtel de la ville, etc. etc. Le soir, on se passa à Paris,  
au grand hôtel de la ville, etc. etc.

Le soir, on se passa à Paris, au grand hôtel de la  
ville, etc. etc. Le soir, on se passa à Paris, au grand  
hôtel de la ville, etc. etc.

Le soir, on se passa à Paris, au grand hôtel de la  
ville, etc. etc. Le soir, on se passa à Paris, au grand  
hôtel de la ville, etc. etc. Le soir, on se passa à Paris,  
au grand hôtel de la ville, etc. etc.

Le soir, on se passa à Paris, au grand hôtel de la  
ville, etc. etc. Le soir, on se passa à Paris, au grand  
hôtel de la ville, etc. etc. Le soir, on se passa à Paris,  
au grand hôtel de la ville, etc. etc.



## Chapitre 1

# La naissance d'un nouveau tissu industriel : La confection

(coll. musée des Industries de chemiserie-lingerie d'Argenton-sur-Creuse)



Barthélemy THIMONNIER  
Inventeur de la Machine à coudre. Né à l'Arbresle  
le 9 août 1793, mort à Amplepuis le 5 août 1857.

J. Pipard, l'Arbresle.



Dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> Siècle, l'industrie de la Confection s'implante en Berry. Pour comprendre la rapidité de ce développement, il convient avant tout de décrire et d'analyser dans ses grandes lignes l'apparition de cette industrie au niveau national.

## 1 - LA FABRICATION DU VÊTEMENT AVANT CONFECTION EN SÉRIE

Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle, il n'existe pas d'atelier de confection. Chaque foyer fabrique ses vêtements, du moins dans la population rurale, et si chaque ville groupe des tailleurs, lingères et chemisières, la clientèle est avant tout bourgeoise. En schématisant, nous pourrions dire que de la même manière qu'il produit son pain, le paysan fabrique son vêtement.

*« C'est ordinairement la mère de famille qui, avec ou sans l'aide de ses enfants, prépare et file les matières textiles. Elle confectionne les vêtements, soit avec des étoffes au moyen de la couture, soit avec des sortes de fils au moyen du tricotage » (1).*

Cette image un peu idyllique de la famille paysanne vivant en autarcie reste à nuancer. Si nous pouvons qualifier ce système d'économie domestique, il n'empêche que les paysans font déjà appel aux professionnels. Des marchands ambulants circulent dans le pays, ainsi que des cardeurs allant de ferme en ferme.

Si certains vêtements étaient fabriqués par la paysanne, d'autres pouvaient être achetés comme les habits de fête par exemple. C'est ce qu'indique A. TORTAT (2).

*« Le seul luxe que les femmes se permettaient à cette époque était l'ornement de leur coiffe et de leur fichu au moyen de quelques nœuds de ruban de Saint-Etienne qu'elles achetaient de temps en temps aux porte-balles de cette ville quand ils s'égarèrent à tra-*

vers les chemins mal frayés de la rive gauche de la Loire. Les vêtements d'ailleurs étaient fournis par la culture même ; on demandait la laine aux moutons les lits de plumes aux oies et la toile au chanvre du pays ».

Si la bourgeoisie fait appel au tailleur et à la lingère, si les paysans achètent parfois des vêtements tout faits, il reste que la confection relève uniquement de l'activité artisanale et qu'elle ne produit pas à l'avance.

Les petits ateliers occupent les tailleurs et leurs famillés avec parfois un ou deux ouvriers. Nous en relevons dans presque tous les bourgs: une quinzaine à Châteauroux, cinq à Chatillon, sept à Issoudun, quinze à Vatan, treize à Levroux, quatre à Buzançais et à Cluis ... au total environ 90 tailleurs pour le département.

Il existe plusieurs catégories de tailleurs que l'on désigne par les noms de tailleurs tâcherons, tailleurs à façon ou petits tailleurs.

Si cette activité est florissante au début du XIXème Siècle, il est regrettable de ne pouvoir donner d'estimation cinquante ans plus



Environ de Chaillac, la filature  
(coll. F. Richard)

tard. Nous aurions pu mettre en lumière la décadence de cette activité secouée par les crises, le chômage et la concurrence des premiers ateliers de confection.

Vers le milieu du siècle, les confectionneurs parisiens se sont multipliés et ont livré aux consommateurs des habits beaucoup moins coûteux.

## 2 - LES PREMIERS PAS DE LA CONFECTION EN SÉRIE

Lemann (3) cite des maisons faisant produire à l'avance des vêtements pour homme dès 1828. Il existe cependant, surtout à Paris, de grands ateliers de tailleurs ; mais de par leur organisation, on ne peut parler de confection industrielle.

Le tailleur DUSANTOY à Paris occupe 60 ouvriers, mais quand bien même ce nombre doublerait, il ne s'agirait là que d'un tailleur travaillant sur commande et sur mesure.

Henriette VANIER (4) donne une description, empruntée à « *L'élégant* » du 20 janvier 1840, de l'atelier de DUSANTOY :

*Une chose à laquelle aucun tailleur n'avait encore pensé, c'était d'avoir un atelier où l'ouvrier qui sacrifie sa santé et ses veilles pour donner et maintenir la réputation de son patron, put y trouver sinon toutes les facilités, du moins celle de faire son ouvrage convenablement. DUSANTOY a réuni toutes ces conditions dans l'atelier qu'il a fait construire sur un plan nouveau ».*

Le premier établissement de confection est sans doute celui du manufacturier TERNANT, négociant en drap, qui s'installe rue des Fossés à Paris. Après un début assez catastrophique, ses fils refusant sa succession, d'autres emploient ses méthodes qui consistent à produire par avance.

Ce ne sont cependant pas encore les vastes établissements dont MARX (5) signale l'existence, ni les fabriques qui apparaissent après 1860, munies d'un outillage très perfectionné. La confection en série ne s'attaque à ses débuts qu'aux vêtements d'hommes et principalement aux habits militaires plus faciles à standardiser.



*La Samaritaine, Châteauroux  
(coll. F. Richard)*

En règle générale, la confection masculine devancera toujours la confection féminine,

*« La confection au milieu du XIXème Siècle s'attaque principalement au vêtement non ajusté, tels que paletot, vareuse, sarrau, robe de chambre » (6).*

Ainsi, de par sa spécialisation, la confection à ses débuts, ne concurrence pas systématiquement le travail des tailleurs. Mais en quelques années, tout va changer à une vitesse extraordinaire.

Sans immense atelier, le confectionneur fournit la matière première, règle les procédés de travail, fait confectionner au domicile de l'ouvrière et vend lui-même l'objet fabriqué.

Et déjà s'installe une foule d'intermédiaires *« qui exploitent les ouvriers en leur donnant du travail à bas prix, ont tout intérêt à multiplier la production des vêtements faits à l'avance, concurrence inquiétante pour les tailleurs sur mesure » (7).*

Ces maisons emploient en atelier simplement le personnel nécessaire pour préparer, comme les coupeurs, le travail envoyé à

domicile. Il suffit donc de trouver une main-d'œuvre acceptant à la fois les contraintes du travail industriel et les bas revenus.

Si en 1848, un journal de tailleur note que les femmes représentent un quart de la main-d'œuvre, cette proportion va rapidement augmenter.

Ainsi, la confection se développe à partir de 1830 principalement dans le vêtement masculin et sans que s'installent de grands ateliers à l'image d'autres industries.

*Il lui manquait un élément essentiel : la mécanisation.*

Ne pouvant croître à ses débuts que sur le travail humain, elle se fixe dans les régions les plus pauvres, exploitant la population la plus déshéritée (femmes et enfants), créant des ouvroirs dans les orphelinats, les écoles et les prisons.

Avant même que s'installe l'industrie de la confection au sens moderne du terme, un pas énorme est franchi qui marque le passage d'une société domestique à une société de type capitaliste.

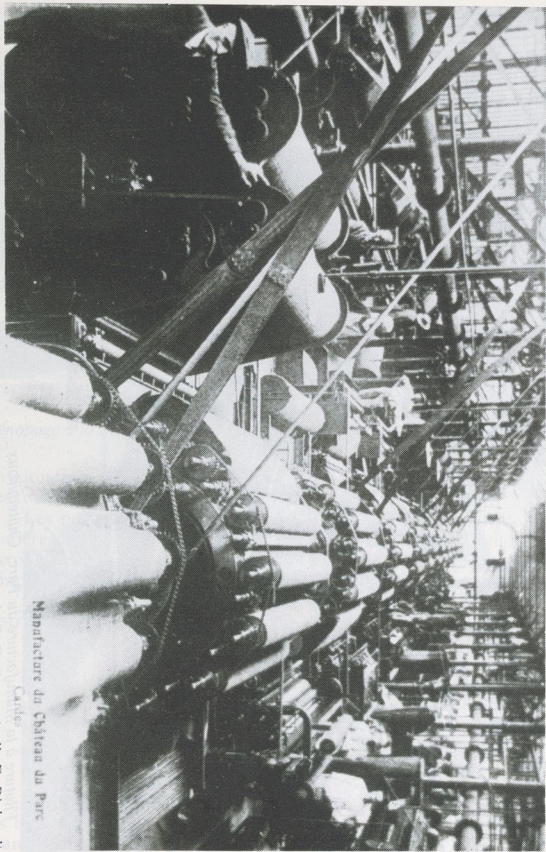
*« Au milieu du XIXème Siècle, la lingerie en France, n'appartient plus, pour une bonne part, à la sphère de l'industrie domestique, pour les besoins propres de la famille et de la petite industrie indépendante. Non seulement les établissements religieux, mais l'industrie privée entreprend la production d'avance, la confection » (8).*

### 3 - LES RAISONS DU DÉVELOPPEMENT

On peut se demander pourquoi la confection en série apparaît au milieu du XIXème Siècle. Si le développement de l'industrie dans son ensemble favorise l'émergence de techniques nouvelles de production, il est plus fondamental de voir que la confection répond à des besoins liés à des changements profonds dans la vie des hommes et des femmes de ce siècle.

Avec l'exode rural, peu sensible dans l'Indre, mais largement amorcé dans d'autres régions, avec l'accroissement des villes, la révolution industrielle bouleverse totalement, non seulement la

*Cardes, Manufacture du Parc, Châteauroux*



*Manufacture du Château du Parc*

*Manufacture du Parc, Châteauroux (coll. F. Richard)*

## LES CHEMISIÈRES DU BAS-BERRY

Imaginez ! Vous êtes en 1901 et tout comme ce voyageur vous constatez que « *Dès qu'on pénètre dans la large rue, bordée de magasins conduisant de la gare d'Argenton au cœur de la ville, on est agréablement surpris par la vue de jeunes filles, coquettement attifées, qui vont d'un pas alerte, en portant des piles de chemisettes, de chemises et d'autres vêtements légers. On n'est pas habitué à rencontrer tant d'élégance et de fraîcheur d'atours dans les petites cités lointaines.*

*Ici surtout, aux heures où l'on sort des ateliers, on croirait volontiers retrouver quelque coin de Paris, aux abords des quartiers où foisonnent modistes et trottins ».*

A l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, le département de l'Indre est reconnu comme l'un des principaux centres français et internationaux de chemiserie-lingerie. Pourquoi ?

Et si vous poussiez la porte des ateliers ? Mais comment vivaient les chemisières à domicile ?

Et les enfants, ne les tuaient-on pas au travail ?

Un livre pour (re) découvrir.



### L'auteur



Né à Argenton-sur-Creuse en 1956, petit-fils d'une mécanicienne en confection, Jean-Luc Labbé, pour préparer un doctorat de sociologie du travail des femmes a tout naturellement choisi un sujet en rapport avec son département.

Aujourd'hui journaliste à Châteauroux, il a voulu rendre ce travail accessible à tous.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

